

«L'horizon imaginaire qui anime toute entreprise photographique est le désir de constituer une image où se donne à voir sa propre présence.»¹

Vidéos, photographies, œuvres sonores, invitations sous la forme d'actions ou de tracts sont les médiums récurrents utilisés par Marylène Negro, autant de propositions qui mettent en tension, en lien l'espace privé et l'espace public: doux murmure, tendre délicatesse en donnant un peu de soi, un peu de cette part de l'intime façonnée de micro-événements tout en recherchant l'autre, cet inconnu qui acceptera de se livrer, d'offrir, lui aussi, un indice de sa personne. Chercher dans l'autre ce que l'on perçoit de soi, ou saisir de soi ce qui peut être de l'autre et inversement... Cette perpétuelle alternance qui se traduit par l'équilibre fragile d'un double balancier entre le dedans et le dehors, le privé et le public, le personnel et l'anonyme, le banal et l'extraordinaire, l'ici et le là-bas, noue ce lien indéfectible entre art et vie ou comment «l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art»².

«Ici» est un ensemble de sept photographies ne représentant aucun espace particulier: titre à la forme générique d'un lieu énigmatique, peut-être même utopique. Décalage entre l'énoncé potentiel des images de Marylène Negro et ce qu'elles suggèrent: une présence, d'un quelque chose qui, sans aucun doute, nous échappe, d'un ici, d'un temps impérieux, d'une nécessité de donner existence, de rendre corps à de petits riens. Fragments de textures, d'objets, de gestes, et d'un sentiment diffus qui ne raconte rien en soi, laissant supposer un hors champ, un imaginaire, celui d'un univers, peut-être celui de l'artiste.

Il s'agirait d'un voyage intérieur où la photographie s'est substituée au regard vague de l'œil venant scruter les détails d'un corps, d'une légère impulsion d'un pied dans l'espace, d'un coude ou d'un genou replié au sol tandis que les autres images sont la représentation de fragments doux et sensibles de tissus, de textures ramenant une perception de mélancolie douce et sensuelle. Le plaid, la couverture, le pli d'un pull blanc à la commissure du bras sont à la frontière d'une abstraction composée de façon presque géométrique qui perturbe les repères d'espace, de temps et de lieu. L'image est plate, elle est devenue surface, peau, écran.

Le regard cadré, serré, laisse voir les imperceptibles détails du liseré, de la bordure, de la fibre et de son aspect peluché, les différences de matière entre le blanc du mur et celui du pull laiteux qui deviennent autant de détails délicats, nous plaçant dans cet entre-deux cher à Marylène Negro; elle nous livre une part de son intimité, peut-être même de son corps fragmenté, de son environnement immédiat mais suffisamment dissimulé pour que nous nous trouvions les témoins d'un secret qu'elle tente de nous dévoiler comme un indice d'elle-même. À la manière d'une rêverie éveillée, d'une échappée du monde réel, l'artiste provoque un déplacement qui incarne le merveilleux que peut être le banal transcendant. Les images ont l'ambiguïté permanente d'être tour à tour proches et lointaines, familières et étrangères, posées et suspendues, bavardes et silencieuses, volontairement indéterminées car le monde est condamné à rester de toutes les façons invisible.

Traces ou empreintes d'elle ?

Fragments ou détails d'elle ?

Peau ou matière d'elle ?

*C'est pas beau
de critiquer ?*

Estelle Pagès

Marylène Negro

Tronche, 1957; vit à Paris

«Ici»

2000

Inv. 2006.1034 (1 à 7)

Carte blanche au critique d'art qui nous offre un texte personnel, subjectif, amusé, distancié, poétique... critique sur l'œuvre de son choix dans la collection du MAC/VAL.

C'est pas beau de critiquer ? Une collection de «commentaires» en partenariat avec l'AICA/Association internationale des Critiques d'Art.

Cet ensemble de photographies constitue une forme de phrasé sensible comme si chaque image était une part d'elle à jamais incomplète, une parenthèse de vie; corps recouvert, gestes esquissés, objets feutrés et mœlleux du quotidien incarnent un parcours, une déambulation où l'espace mental et la réalité physique du monde se croisent pour laisser notre imaginaire vagabonder ici ou là.

1. Serge Tisseron, «Le mystère de la chambre claire, photographie et inconscient», Paris, Les Belles Lettres, Archimbaud, 1996.
2. Citation de Robert Filliou.

Légende:
7 photographies
couleur, tirages lambda
contrecollés sur
aluminium,
80 x 120 cm, 60 x 90 cm,
60 x 90 cm, 33,5 x 50 cm,
46,5 x 70 cm, 43,5 x 65 cm
66,5 x 100 cm
Acquis avec
la participation du
FRAM Île-de-France
© Marylène Negro

